

taire. Tout de même Jenson, graveur habile, à la troisième reprise fit un chef-d'œuvre. Pourquoi Perrin ne s'en tint-il point à un exemple aussi heureux ? pourquoi céda-t-il un peu trop à ces tendances qui font les poinçons « mathématiquement symétriques, régulièrement alignés » avec quoi on imprime de si beaux rapports « sur le chemin de fer » ? Je n'en sais rien, sinon qu'il le fit. Compromis, sans doute ; tout n'est-il point, aujourd'hui, compromis.

En tout cas, la tentative de Perrin fut, qu'on le veuille ou qu'on le nie, le départ d'une nouvelle vogue de l'elzévir. Les imprimeurs et les éditeurs parisiens ont cru de bonne foi, tant ils ont l'habitude de penser que rien ne peut être bien hors Paris, qu'ils avaient été les initiateurs de cette rénovation ; eh non ! On a vu de quelle façon pittoresque et charmante, mais un peu cavalière, Marius Vachon les en détrompa. Sont-ils détrompés ? Pas même !

En 1858, Théophile Beaudoire créait son « elzévir ». Qu'était donc que ce caractère ? Voici.

A B C D E F G H I J K L M N O P Q R S T U V X Y Z

Pourtant, dans la bataille ardente qui se mena vers 1860 autour du néo-elzévir, parla-t-on beaucoup de Perrin ? Je suis sûr que non. Et ce dont je suis bien plus sûr encore, c'est qu'aujourd'hui Perrin est à peine connu parmi ceux qui « savent » le mieux la lettre d'imprimerie. Thibaudeau, dont le beau livre passe aux yeux de tout le clan des « hommes de métier » pour le dernier mot de la question, écrit ceci :

« Beaudoire lança sous la dénomination d'*elzévir* des séries imitées des formes consacrées par Jenson et Garamond et qu'avait pour ainsi dire déterrées en 1846 l'éditeur Perrin, à la recherche d'un type de lettres pour son ouvrage sur les inscriptions antiques du Lyonnais ».

Perrin n'était point éditeur, mais un simple imprimeur ; Perrin ne déterra pas son elzévir, il le fit de toutes pièces.